



La ville dans le roman africain : lieu de libertinage, d’incarcération et du souvenir colonial

The City in the African Novel: Place of Debauchery, Incarceration and Colonial Memory

Modibo DIARRA

Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako (ULSHB)

Laboratoire de Recherche en Langues, littérature et Société (LaReLso)

Résumé :

Cet article est une lecture dynamique de l’espace, spécifiquement de l’espace urbain, à partir de deux romans africains : *Tais-toi et meurs* d’Alain Mabanckou et *Le Sang des masques* de Seydou Badian. L’étude montre que l’espace urbain est un terrain favorable au libertinage, mais qu’il demeure aussi un endroit d’incarcération au sens propre et symbolique. À partir d’une étude sociocritique et à l’aide des théories d’analyse de l’espace, on entreprend une étude comparative des deux récits susmentionnés, pour montrer que la ville en Afrique et/ou en Europe, même à des époques différentes, connaissent les mêmes réalités. Par ailleurs, l’article montre que la colonisation et ses corollaires ont impacté le comportement des hommes dans les villes, que ce soit en Afrique ou en Europe.

Mots clés : Espace, Ville, Libertinage, Prison, Incarcération, Colonisation

Abstract:

This article is a dynamic reading of space, specifically urban space, based on two African novels: *Shut Up and Die* by Alain Mabanckou and *The Blood of Masks* by Seydou Badian. The study shows that the urban space is conducive to libertinism, but that it remains also a place of incarceration in the literal and symbolic sense. From a socio-critical study and based on spatial analysis theories, we undertake a comparative study of the two abovementioned narratives to indicate that the city in Africa and/or in Europe, even from different times, experience the same realities. Furthermore, the article demonstrates that colonization and its corollaries have influenced the behavior of men in cities whether in Africa or in Europe.

Keywords: Space, City, Libertinism, Prison, Incarceration, Colonization.

Introduction

Il y a quelques décennies, Roland Bourneuf a établi le constat que

La bibliographie du roman présente une lacune assez inexplicable. Alors que depuis une vingtaine d'années se sont multipliés les ouvrages sur le temps [...] On ne trouve pas d'étude d'ensemble consacrée à la notion qui lui est pourtant étroitement corrélative : l'espace dans la littérature narrative (Bourneuf : 77-94).

Cette déclaration, datant de 1970, dénote un état de fait : cela traduit manifestement l'idée que des études sur le roman accordaient plus d'espace à l'étude du temps qu'à l'analyse de l'espace. Mais les choses semblent bien évoluées depuis lors et désormais Meke Meité peut affirmer, quatre décennies plus tard : « On ne peut plus, à juste titre, considérer la question de la spatialité comme le parent pauvre des études littéraires [...] la critique dans son ensemble s'intéresse de plus en plus à la spatialité » (Méité : 1).

L'étude de l'espace est, de nos jours, abordée sous plusieurs angles et approches et de nombreux travaux en ont révélé bien des aspects, qu'il s'agisse de l'espace du livre, de l'espace géographique comme les villes, les rues, ou encore de l'espace d'intimité, etc. L'intérêt accordé à l'analyse de l'espace dans le roman permet de lui conférer un caractère réaliste reflétant une image dynamique de la société. Ainsi Jean Pierre Makouta-Mboukou¹ rapporte qu'on découvre des noms de villes et de capitales africaines en lisant les romans africains, ce qui traduit justement que les noms, le plus souvent réels ou empruntés à la vie réelle, confèrent au livre un côté réaliste. Par ailleurs, si des études se penchent sur le rôle de l'espace, comme celle d'Abdulmalek Al-Zaum, parmi tant d'autres, qui affirme et à juste raison que « Le rôle de l'espace est essentiellement de permettre à l'intrigue d'évoluer (séparation/rencontre, départ/retour). Il sert de décor à l'action. Il peut aussi renseigner sur l'époque et le milieu social. Il permet de révéler la psychologie des personnages » (Al-Zaum : 14), il n'en demeure pas moins que certains espaces semblent être privilégiés à certaines pratiques plutôt que d'autres.

Dans l'étude du roman africain, comme dans l'étude d'autres genres littéraires, on peut classer les espaces par type symbolique/sacré et profane, type macrocosmique et microcosmique, type fermé et ouvert etc. et chaque typologie peut représenter certaines dimensions ou réalités sociales². À ce propos, Albert Gandonou note que « La brousse dans le roman africain, [...] est le lieu des pratiques occultes, des initiations barbares et tribales, des anthropophagies, des réunions des sectes et des sociétés secrètes » (Gandonou : 107). Si la brousse renferme un sens hautement symbolique où se passent les initiations et autres rites, le village incarne plutôt un endroit tranquille, paisible et calme où il fait bon vivre et où reposent les ancêtres, donc un lieu de ressourcement pour les citadins qui y passent leurs vacances, tandis que la ville est qualifiée d'espace tumultueux où se croisent des personnes venues de divers horizons.

¹ « En parcourant le roman négro-africain, notre conscience se meuble petit à petit de régions, de pays, d'êtres vivants insoupçonnés jusque-là », Jean Pierre Makouta-Mboukou, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française*, Paris, NEA, 1980, p. 232.

² Meké MEITE note à ce propos : « D'un point de vue intuitif, l'espace est manifeste en tant que réalité immanente, il structure des relations entre les êtres et les choses. Chacun de nous s'identifie à un espace sur les plans cognitif, objectif, rêvé. De ce fait, l'espace peut être pris comme territoire, domaine, étendue, liberté, texte. On le voit, l'espace est polyphonique », Meké MEITE, *op cit*, p. 38.

Ainsi, on peut se demander, pour mieux aborder la problématique de l'espace urbain, comment est perçue la ville dans le roman africain francophone postcolonial ? Peut-on établir un lien entre ville et colonisation ?

Généralement, le roman africain est lu comme un clivage entre le village et la ville, le premier représente les coutumes et les croyances traditionnelles tandis que la deuxième incarne la modernité et la nouveauté. De nombreux romans africains se sont intéressés à la représentation de la ville depuis les premiers âges du roman africain. C'est ainsi qu'on peut suivre le cheminement de Bakary Diallo, dans *Force-bonté* (1926), depuis une campagne sénégalaise, en passant par les pays du Maghreb jusqu'à Paris. À loisir, on peut citer *Un Nègre à Paris* (1959), *Kocoumbo l'étudiant noir* (1960) et tout récemment *Al capone le Malien* (2011) de Sami Tchak pour ne citer que ceux-ci.

Dans la ville, tout repose sur l'argent et tous les moyens sont mis en place pour l'obtenir. Ce faisant, la course à la fortune se fait sans état d'âme et les hommes deviennent moins solidaires entre eux. La recherche du plaisir et de l'argent conduit au dévergondage ou libertinage.

La ville : espace de liberté et de débauche

La ville est un espace qui abrite les grands bâtiments administratifs, les bureaux, les écoles mais aussi les boîtes de nuit, les cabarets et les maisons closes. Après les longues journées de dur labeur qu'ils exercent pendant les jours ouvrés, les habitants de la ville se ruent vers les espaces de loisir pendant les week-ends pour se divertir, se défouler par la danse et se défaire du stress et de l'anxiété du travail quotidien. Si certains citadins/citadines trouvent du plaisir dans les belles sonorités musicales et parviennent à secouer la fatigue par les pas de danse apaisés ou endiablés, d'autres se livrent à des unions charnelles effrénées et à la beuverie.

Dans l'espace macrocosmique qu'est la ville, on a des espaces microcosmiques où se passent ces scènes dont notamment des espaces fermées comme les chambres, espaces où se passent les relations sexuelles. Ainsi, Gaston Bachelard a-t-il raison d'affirmer que « Pour une étude phénoménologique des valeurs d'intimité de l'espace intérieur, la maison est, de toute évidence, un être privilégié, à condition, bien entendu, de prendre la maison à la fois dans son unité et sa complexité » (Bachelard : 39). Même si les bals et les soirées ou encore les rues sont des espaces où les personnages se rencontrent et passent les différentes étapes de la séduction (qui se résument à quatre points essentiels dont la vue et/ou l'odorat, la démarche, la prise de contact (présentation) et la déclaration), les unions sexuelles se passent dans les maisons (chambre à coucher ou maisons closes). La lecture de *Le Sang des masques* prouve bien cela. Salimata et ses amies couchent avec leurs amants dans des cases, dans une cour isolée. Un passage du récit, où Nandi se refuse à son prétendu amant, l'illustre éloquemment :

Curieusement la maison s'anima. Les portes s'ouvrirent. Certaines prudemment, d'autres avec fracas. Des têtes surgirent fouillant la cour avec précaution. Deux femmes nues, un paquet de pagnes sous le bras, coururent vers la véranda. Salimata parut, un minuscule pagne à mi-cuisse, rattrapa Nandi, la gifla et la traîna (Badian : 177).

Oumarou, le domestique de maison d'un couple français, couche avec sa patronne et les amies de celle-ci : « D'ailleurs, Oumarou le faisait à des blanches, sa patronne et deux amies de celle-ci » (33). Bakary aussi fait l'amour avec sa copine Matoma, dans la chambre à coucher de celle-ci : « Et la main de Bakari, par la fente du boubou, arriva aux seins nus, défit le nœud du pagne. Le boubou s'affaissa sur le lit. La main de Matoma courut sur le torse de Bakari. Le désir se fut brutal... La fusion des corps... » (103).

On voit, dans un passage du roman, Zantigui vanter les loisirs et les libertés de la ville :

Hé, la ville est bien ! On peut y faire ce que l'on veut avec les femmes. Pas un vieux à vous maudire, pas de jeunes sots à vous conspuer, à vous exclure de leur groupe [...] On parle des femmes. Il y a en à tout moment, jour et nuit, belles et expertes hé ! Quand elles vous tiennent ! Elles en savent des choses (33).

Espace de liberté et de libertinage, la ville est opposée au village où les vieillards ont l'œil sur tout et interdisent certains comportements qui font certes plaisir aux jeunes mais constituent des manquements graves à la morale et aux mœurs.

La ville apparaît donc comme un espace "détabouisé", où la dépravation des mœurs est en plein essor à cause de la course effrénée à la fortune. Dans *Le Sang des masques*, les femmes mariées qui tombent dans la débauche sont soit à la recherche du plaisir sexuel soit à la recherche du gain facile, pour leur parade quotidienne. Tel est bien le cas de Salimata et ses amies (173-174). Ces dernières essayent de repérer les hommes qui sont riches et tentent de les séduire, pratique qui marche bien pour elles.

La ville crée ainsi des caprices qu'elle ne peut combler, car les gens qui possèdent de modestes moyens envient et tentent d'imiter les riches. Aussi constate-t-on des femmes qui se compromettent en marchandant leur charme (174-177). Si Salimata et ses amies du groupe « soyons gaies » se « vendent » au plus offrant pour s'acheter des pagnes et des bijoux dans le but de paraître plus belles pour s'attirer d'autres hommes plus élégants, les femmes dans *Tais-Toi et meurs* ne sont pas forcément à la recherche du profit matériel. Certaines d'entre elles, dans le troisième âge sont plutôt motivées par un désir insatiable de plaisir procuré par un éphèbe³ (Mabanckou : 45). Bonaventure ne se prive pas de ces vieilles dames, car il parvient à assouvir ainsi son désir sexuel sans effort de galanterie auprès des jeunes filles et sans payer de l'argent à une prostituée non plus. Aussi couche-t-il avec toutes les femmes que le hasard pousse dans ses bras. Il possède même un petit carnet où il note le nom de toutes ses conquêtes (45).

Dans le contexte africain, il est évident que les habitants du village, notamment les vieillards, ne peuvent rester indifférent à de tels phénomènes, mais en ville les hommes ne combattent que ce qui les touche directement. Au village, les considérations communautaristes interdisent certaines pratiques que le principe d'individualité en ville ne semble pas condamner. De plus, les gens étant issus, la plupart du temps, des villages, ils se retrouvent en ville sans contrôle parental et ils peuvent y faire tout ce qui leur plaît.

Certaines filles du roman *Tais-toi et meurs*, notamment des françaises, par un penchant excessif pour la lubricité, fréquentent les milieux africains, afin de coucher avec les hommes Noirs (Mabanckou : 43) qui seraient, selon une « vérité historique », plus virils au lit, comme l'attestent certains témoignages de Frantz Fanon (Fanon : 130-131).

Les deux récits présentent deux villes, une d'Afrique et une d'Europe, avec des personnages blancs et noirs qui, par la recherche de la volupté ou de l'argent facile, tombent dans la débauche. Les femmes se prostituent pour l'argent ou le simple plaisir sexuel tandis que les hommes recherchent juste à combler leur libido. La ville apparaît donc comme un lieu de libertinage mais la ville peut bien présenter une autre face : celle de la souffrance et de l'emprisonnement.

³ Exceptionnellement, on remarque ce même phénomène dans *Le Sang des masques* où Oumarou, le domestique de maison d'un couple français, couche avec sa patronne et l'amie de celle-ci : (*SM*, p. 33).

La ville : espace de souffrance et d'emprisonnement

La ville, telle qu'on la perçoit dans le cadre de cette étude, n'est pas seulement un lieu de loisir ou de plaisir de bas corps au sens bakhtinien (Bakhtine : 30), mais elle est également un lieu de souffrance, de privation de liberté au sens propre et symbolique.

En ville, les hommes, pour faire fortune rapidement, peuvent être amenés à employer des moyens frauduleux qui peuvent les conduire en prison comme ce fut le cas d'Amadou et son complice, Ali. Amadou, dans *Le Sang des masques*, prend goût à la vie citadine et accepte la proposition d'un commerçant véreux, Ali. Cette affaire finit par être découverte et les deux complices sont menacés d'emprisonnement : « Amadou déplia avec précipitation la note que Bakari lui remit : « Depuis ce matin, je suis dans leurs mains. Fais quelque chose sinon, je parlerai lundi. – Ali » (239). Sur le point de dénoncer son complice, Ali est poignardé par Bakary qui se donne aussitôt la mort (247) dans le but de protéger Amadou, qui ne sera finalement pas découvert.

Dans *Le Sang des masques*, Nandi est mal logée et elle vit dans un quartier précaire. La case qui l'abrite ressemble plutôt à un taudis qu'à une véritable maison et elle s'y sent comme en prison d'où l'idée d'enfermement symbolique. La souffrance de Nandi qui constitue symboliquement une sorte de prison connaît plusieurs formes et se manifeste comme une forme d'isolation que certains passages corroborent : « Nandi voyait Amadou de moins en moins. Plus de sieste à la maison. Il rentrait de plus en plus en tard le soir. Parfois, il prenait son repas en ville sans l'aviser » (213). L'idée attachée à ce passage est que Nandi, désormais isolée, vit comme reléguée dans les confins de l'oubli par son mari. Un propos méprisant explique cet aspect d'ailleurs : « Parfaitement, la « princesse du pilon⁴ » a ce qu'elle mérite à présent dans les bas quartiers » (216). On retient quelques expressions illustratives de la vie infernale de Nandi qui transforment son existence en une sorte de séjour pénitencier : « Elle laissa la lumière inondée **la petite case**⁵ » (255); « Il [Amadou] **t'a rejetée** » (226) ; « Une **case perdue, case de misère suintant** les jours de pluie » (Badian : 224) ; et une fille se prononçant sur le malheur de Nandi affirme : « [...] **la chose est amère** » (224). Ces quelques passages du roman montrent bien que le nouvel espace de vie de Nandi qui est la ville l'enserme comme un étou, à cause de la solitude et de la mauvaise condition de vie, toutes deux consécutives à l'abandon par le mari.

Si Amadou a échappé de justesse à la prison grâce au sacrifice consenti par Bakary (247), Julien Makambo/José Montfort⁶, dans *Tais-toi et meurs* ne pourra pas y échapper. Dans ce roman, Pedro et ses amis se livrent au vol des tickets de bus et de métro (54), ils cambriolent les boîtes aux lettres où ils volent des chèques qu'ils utilisent pour effectuer des achats, sous l'identité du propriétaire (46). Plus loin, Pedro passe des larcins au crime, en assassinant une française contre une coquette somme proposée par un commanditaire africain. S'étant fait accompagner par Julien Makambo/José Montfort, c'est ce dernier qui sera vu, pris en photo, recherché, appréhendé et emprisonné. En fait, les vols et/ou détournement, qu'il s'agisse du cas d'Amadou ou de Pedro et ses compagnons, s'expliquent par les mêmes motifs : soit les coupables veulent se faire valoir au-dessus de leurs moyens, soit ils n'ont pas de travail et ils ont besoin d'argent pour vivre. On comprend donc que la ville attire beaucoup

⁴ Les copains d'Amadou méprisent sa femme et lui collent le sobriquet de « princesse du pilon » et « princesse des chaumes ».

⁵ C'est nous qui soulignons.

⁶ Les deux noms désignent la même personne. Julien Makambo a dû changer de nom pour arriver en France. Son nouveau nom est José Montfort. Mais les deux noms sont bien utilisés dans le texte.

de gens mais ne peut leur assurer un emploi garanti qui leur permet de vivre à hauteur de leur souhait.

Arrêté et emprisonné, après le forfait accompli par Pedro, Julien/José partage la cellule avec un autre prisonnier qui s'est fait appréhender pour avoir participé à un braquage qui a mal tourné (207). Les deux codétenus, de toute évidence, voulaient gagner rapidement et facilement de l'argent sans fournir assez d'effort.

À côté de la prison réelle, la ville est également une sorte de prison symbolique pour certains habitants vivant dans de minuscules maisons qui ne remplissent pas les critères d'un habitat décent. Pedro et ses amis, à Paris, vivent à sept dans un studio : « Je ne cessais de répéter à la fille, de plus en plus agacée, que je ne pouvais pas l'emmener chez moi parce que nous vivions à sept dans un petit studio » (78). En fait, aucun d'eux n'était capable de se payer une maison en location, faute d'argent et d'emploi. À ce propos, Ahmed Boubeker a raison d'affirmer que « Quand le travail vient à manquer, c'est le pilier d'une représentation du monde social qui s'écroule. Invisibles tant qu'ils étaient réduits à leur force de travail, les immigrés font irruption sur la scène publique au début des années 1980 » (Boubeker : 267). Le constat d'Ahmed Boubeker s'applique bien à Pedro et à ses amis, car ils ont tous arrivés en France en tant que migrants voulant travailler et faire fortune. Mais les réalités de la vie en France les déroutent et ils empruntent de nouveaux chemins parsemés d'embûches et conduisant à l'impasse.

On peut lire l'inquiétude de Julien le premier jour de son arrivée en France, quand Pedro, après les présentations, lui dit qu'ils allaient tous habiter dans le petit studio. Julien pense : « En balayant la pièce du regard je m'étais quelque peu inquiet. Comment et où dormait-il ? » (56). Des lits superposés le jour et redéployés à l'heure du coucher, à même le sol, et le nombre de personnes dans le studio traduisent l'absence quasi-totale de confort et d'intimité. On se sent, de ce fait, dans une sorte de prison où on n'a pas de vie personnelle et privée, mais où on est plutôt exposé au regard des policiers et des codétenus avec qui on partage la même cellule. Par ailleurs, au-delà de l'exiguïté du studio pour plusieurs personnes, on constate que cet espace constitue à la fois le salon (un téléviseur dans le studio) mais aussi la salle à manger.

Ces réalités vécues par Pedro et ses amis s'expliquent en partie par les difficultés liées au problème d'emploi en Afrique, qui incitent les jeunes à l'émigration. Au pays d'accueil, ils ont des difficultés à s'intégrer parce qu'on a des stéréotypes sur les migrants, et ces *a priori* sont sans doute les conséquences de l'esclavage et de la colonisation dont les Noirs furent victimes. Dans le même registre, on peut affirmer que les villes africaines sont avant tout des villes coloniales, donc des espaces où ont résidé les colonisateurs et où ils ont bâti les cités administratives et les espaces de loisir. Dans une telle logique, s'intéresser à la ville revient à porter un regard sur le rapport entre cet espace et la colonisation.

La ville, le voyage et la colonisation

Dans son article, « L'organisation de l'espace », Roland Bourneuf établit le constat que

La plupart des romans présentent des espaces « emboîtés » : celui dans lequel vivent immédiatement les personnages, où se déroule en général la partie la plus visible de l'intrigue, et les milieux plus ou moins lointains, auxquels renvoie parfois le narrateur pour éclairer le passé des personnages ou pour introduire de nouveaux ressorts dramatiques, et qui peuvent s'élargir aux dimensions de la terre. (85)

Un tel propos révèle que généralement le récit se déroule en un seul endroit, sur un seul espace comme une ville, un quartier, mais référence n'est faite à d'autres espaces que, peut-être, dans le souvenir des personnages. Pour que l'espace se « désemboîte », il est nécessaire

que le personnage voyage, et on peut alors assister à des actions vécues dans la réalité et non dans le souvenir. Si dans *Tais-toi et meurs*, le Congo n'est évoqué que dans les souvenirs de Julien Makambo, il est à préciser que la teneur du roman est bâtie sur le souvenir du personnage. Néanmoins, c'est la dimension du voyage qui nous intéresse plus. On a donc le voyage dans les deux récits.

Dans *Le Sang des masques*, Amadou voyage pour rejoindre la capitale suite à une affectation en tant que fonctionnaire subalterne, où il fera venir plus tard son épouse Nandi (164). Dans *Tais-toi et meurs* Julien Makambo rejoint Paris grâce à une falsification d'identité réalisée par Pedro, son mentor (50). Ce dernier lui-même n'a pas de travail à Paris, il entraîne son protégé Julien en arguant qu'il faut faire payer à la France la dette coloniale. Il prétexte la colonisation pour voler les transports en commun, cambrioler les boîtes aux lettres pour voler les chèquiers et falsifier des documents pour trouver des appartements à des compatriotes. Ce sont aussi des arguments pour justifier leur débauche sexuelle.

Dans *Le Sang des masques*, on voit qu'Amadou est en déphasage avec sa culture que l'école a détruit en lui. En débarquant dans la capitale, où la culture blanche, charriée par la colonisation, a le dessus, Amadou tourne le dos aux siens (232), à commencer par son épouse Nandi, laissée pour compte. Il suit des amis qui lui font croire qu'une femme illettrée ne peut que retarder son progrès social et professionnel (180).

En substance, on peut retenir que les deux personnages principaux, en changeant d'espace de vie, sont affectés et influencés par le nouvel espace qui les métamorphose. Dans le premier cas, Amadou est victime de l'école donc implicitement de la colonisation. Il veut désormais être un véritable « Monsieur de la ville » : aller au cinéma, aller au bal avec une fille évoluée et qui a des manières européennes, qui sache parler français, s'habiller à la mode, fréquenter le grand monde etc. Par voie de conséquence, il glisse dans un univers où l'apparence prime sur l'être. La colonisation a apporté l'école dans les sociétés africaines et les Africains scolarisés ont désormais porté un regard nouveau sur leur culture et mode vie, notamment dans les grandes villes où les Blancs se sont installés à leur arrivée. La corruption de l'espace urbain est donc due à la colonisation et aux nouvelles valeurs qu'elle a pu charrier.

Dans le deuxième cas, Julien Makambo et ses amis de la tribu, avec à leur tête Pedro Bellowa, commettent des larcins, des cambriolages et prônent un penchant pour la lubricité sous prétexte de faire payer à la France la « dette coloniale ». Ici, on peut faire allusion au chronotope Bakhtinien se traduisant par « l'espace-temps » car l'espace parisien semble répandre l'écho de l'histoire coloniale, l'esclavage et par voie de conséquence le désir de révolte. Le chronotope se définissant comme « [...] la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret [où] les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci [étant] perçu et mesuré d'après le temps » (Bakhtine : 237), on retient ici un chronotope de la révolte. Paris se révèle comme un espace propice à toutes sortes de forfaitures pour certains Africains migrants qui s'approprient cette métropole à leur façon, car, de toute évidence, l'espace parisien suscite en eux le désir de révolte et de vengeance. Le lien établit entre l'Afrique et la France étant historique et axé essentiellement sur la colonisation, on peut penser que l'histoire coloniale a produit un nouveau type d'homme qui, tantôt, et à l'occasion, veut ressembler au Blanc et l'imiter en tout, mais qui, dans d'autres circonstances veut prendre sa revanche sur le Blanc (Sartre/Senghor, 1948). Pour ce faire, certains hommes qui vivent dans les villes africaines rejettent ou voient d'un mauvais œil les compatriotes nés et vivant au village. Mais face au Blanc, pour mieux défendre leurs intérêts, ceux qui ont des agissements envers leurs compatriotes villageois proclament leur authentique africanité. Dans tous les cas, l'Africain ne parvient pas à être véritablement le Blanc qu'il tente d'imiter, quelquefois de manière excessive, et il finit par s'attirer des

ennuis. On peut alors donner raison à Bernard Mouralis qui pense que l'Europe, notamment la France, a apporté plutôt une culture coloniale à l'Afrique au lieu de la culture française :

[...] on se rendra compte alors que le fait colonial, sur le plan culturel, ne peut simplement être considéré, même si c'est sous cette forme que de nombreux africains le vivent et le perçoivent, comme la rencontre de deux cultures mais qu'il doit au contraire être défini comme un processus historique précis dont le colonisateur a la pleine initiative et par lequel ce dernier s'efforce, non de diffuser sa propre culture, mais de mettre en place une culture spécifique : la culture coloniale. (Mouralis : 12).

En substance, l'espace que constitue la ville, dans le roman africain, a un rapport étroit avec la colonisation et ce faisant avec la modernité. L'évolution à laquelle les habitants de la cité moderne font allusion ne se limite pas uniquement aux salles cinéma, à la télévision, aux postes radios, aux moyens de déplacement modernes comme le train, la voiture et les motos, mais concerne aussi les nouvelles façons de s'habiller et surtout les nouvelles conceptions de la vie comme les types de mariage : on passe du mariage arrangé au mariage par amour. On peut désormais parler de la vie solitaire au détriment de la vie communautaire, mais on évoquera surtout la dépravation des mœurs comme cela se manifeste dans le comportement de Salimata et ses amies. On fait cas des fréquentations basées sur la fortune (cas d'Amadou et May), mais aussi des hommes dévergondés qui veulent corrompre toutes les femmes, y compris celles déjà mariées : c'est le cas de Nandi qui est constamment harcelée par Ali.

Il est indéniable que la métamorphose arrivée à Pedro, Julien, Schaft etc. (dans *Tais-toi et meurs*) et à Zantigui, Amadou, Salimata et bien d'autres (dans *Le Sang des masques*) est le résultat du voyage qu'ils ont effectué pour rejoindre la capitale, Paris pour les premiers et Bamako pour les seconds. En effet, le simple fait de voyager n'est pas en cause, mais en rejoignant un autre espace conquis par une autre culture, la culture coloniale les a influencés et les a refaçonnés. Chacun d'eux voulant imiter ce qu'il voit, être comme les autres, et même les dépasser, finit par emprunter des voies compromettantes. Amadou abandonne sa première épouse, Nandi, et rejette les villageois comme l'explique ce passage :

[...] il t'a chassé comme nous. Sa deuxième femme ne veut voir aucun du village. [...] Un dimanche, nous étions dans la cour, nous l'attendions pour lui donner bonjour. [...] Amadou se montra, furieux : « Nous ne sommes pas au village ! Vos bavardages incommodes ma femme ! ». Nous nous regardâmes les uns les autres sans un mot. Ceux qui nous suivirent furent proprement mis à la porte (231).

Pourtant, face aux conduites d'Amadou, l'oncle Toumani trouve une réponse et une explication cohérentes pour calmer ceux qui honnissaient son neveu : « Amadou est en brouille avec ses esprits, le vertige du nouveau, avant de vous détruire, vous dresse contre vous-même » (233). Le « nouveau » évoqué par l'oncle dépasse l'idée de la nouvelle épouse, et atteint celle de la nouvelle vie en capitale. Il s'agit à la fois du modernisme, du désir de ressembler au Blanc et de la nouvelle situation. On retient donc que la ville africaine comme la capitale française sont des lieux où le bonheur et les opportunités côtoient la pauvreté, la misère et l'insécurité.

Conclusion

L'étude sur l'espace dans deux romans africains a été élaborée en trois phases et chaque segment de l'analyse a pu bien montrer un aspect particulier de la ville dans le corpus examiné. La ville y apparaît comme un espace de libertinage et de jouissance, en Afrique comme en Europe. Des femmes, en Afrique, marchandent leur charme, afin de s'offrir des moyens d'entretenir leur beauté pour s'attirer d'autres clients alors qu'à Paris, les femmes s'intéressent plutôt à la satisfaction sexuelle : travaillant déjà, elle s'intéresse peu à l'argent

des hommes. Dans les deux romans, les unions charnelles se font dans les espaces fermés comme la maison, la case, même les toilettes etc. On découvre également que les deux récits mettent en relief les dangers de la ville, à savoir le vol, le viol etc., pouvant conduire à l'emprisonnement des coupables. Le lien qui unit les deux segments est le pouvoir de l'argent et la dégradation des mœurs qui favorisent certaines pratiques dans les grandes villes. La troisième partie de l'étude tente de montrer qu'il existe, dans le contexte africain, un lien entre la ville et la colonisation, en ce sens que certains malfaiteurs et jouisseurs tentent de justifier leur crime par le paiement de dettes coloniales. Par ailleurs, d'autres tombent dans la délinquance financière par le fait qu'ils veulent mener une vie de luxe dépassant le seuil de leur avoir.

En substance, l'analyse s'est focalisée sur quelques dimensions de l'espace urbain en le cernant d'abord d'un point de vue macrocosmique, c'est-à-dire dans sa généralité, mais aussi microcosmique par l'intérêt porté aux espaces fermés. Elle s'est ensuite intéressée à certains thèmes mis en exergue dans les récits pour les mettre en lien avec le thème principal. Il s'agit notamment du libertinage, de l'emprisonnement, de la souffrance et pour conclure, du voyage et de la colonisation.

Bibliographie

Corpus

BADIAN, Seydou (1976). *Le Sang des masques*. Paris : Ed. Robert Laffont.

MABANCKOU, Alain. (2012). *Tais-toi et meurs*. Paris : Ed. La Blanche.

Ouvrages et articles

AL-ZAUM, Abdulmalek. « La représentation de l'espace dans le roman Li-annaka habibi (*Parce tu es mon amour*) d'Amel Shata ». En ligne, sur <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01338117/>. Le 10 août 2022, à 17h 39.

BACHELARD, Gaston. (1989). *La Poétique de l'espace*. : Paris : PUF.

BAKHTINE, Mikhaïl. (1970). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard.

BAKHTINE, Mikhaïl. (1975). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.

BOUBEKER, Ahmed. (2010). « L'Immigration (post)coloniale en héritage : le récit en marge de l'histoire de rance ». *Ruptures postcoloniales, Les nouveaux visages de l'Afrique*. NICOLAS, Bancel, Florence Bernault et al. Paris : La Découverte.

BOURNEUF, Roland, « L'organisation de l'espace », *Etudes littéraires*, volume 3, numéro 1, 1970.

FANON, Frantz. (1952). *Peau noire masque blanc*. Paris : Seuil.

GANDONOU, Albert. (2002). *Le Roman ouest africain de langue française. Etude de langue et de style*. Paris : Karthala.

MAKOUTA-MBOUKOU, Jean Pierre. (1980). *Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française*. Paris : NEA.

- MEITE, Méké. (2013). *Barbey d'Aurevilly. Eléments pour une analyse topologique aurevillienne*. Abidjan : Editions Baobab, Abidjan, Côte-d'Ivoire, 2013.
- MOURALIS, Bernard. (1981). *Littérature et développement : essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : Silex.
- SENGHOR, Léopold Sédar. SARTRE, Jean-Paul. (1948). *Nouvelle poésie nègre et malgache*. Paris : PUF.